



# O Brother, where art thou ?

de Joel & Ethan Coen

## Fiche technique

USA - 2000 - 1h45 -  
Couleur

Réalisateur :

**Joel Coen**

Scénario :

**Ethan et Joel Coen**

d'après *l'Odyssée* d'Homère

Montage :

**Roderick Jaynes**

**Tricia Cooke**

Musique :

**T.Bone Burnett**

**Carter Burwell**

Interprètes :

**George Clooney**

(Ulyse Everett McGill)

**John Turturro**

(Pete)

**Tim Blake Nelson**

(Delmar)

**John Goodman**

(Big Dan Teague)

**Holly Hunter**

(Penny)

**Chris Thomas King**

(Tommy)



*John Turturro (Pete), Tim Blake Nelson (Delmar) et George Clooney (Ulyse)*

## Résumé

Dans le Mississippi profond, pendant la Grande Dépression, trois prisonniers enchaînés s'évadent du bagne : Ulyse Everett McGill, Delmar et Pete. Ils tentent l'aventure de leur vie pour retrouver leur liberté et leur maison. N'ayant rien à perdre et unis par leurs chaînes, ils entreprennent un voyage semé d'embûches et riche de personnages hauts en couleur. Mais ils devront redoubler d'inventivité pour échapper au mystérieux et rusé shérif Cooley lancé à leur poursuite pour les ramener au camp de travail.

## Critique

L'originalité du cinéma des frères Coen tient à leur manière d'ancrer leurs histoires et leurs personnages dans le morceau d'Amérique que chacun de leurs films se propose d'explorer. Au point que les paysages (les étendues enneigées de **Fargo**) et le décor (l'hôtel Barton Fink) contribuent au moins autant que l'intrigue et la forme dramatique à donner le ton de ces fictions qui offrent de la réalité une vision à la fois documentaire et fantasmée. Très libre adaptation de *l'Odyssée* dans le Sud des États-Unis, au moment de la Grande Dépression, leur dernier opus n'échappe pas à cette règle.

Du récit originel, les Coen n'ont conservé qu'un vague canevas. Enchaîné à Pete (John Turturro) et à Delmar (Tim Blake Nelson), deux autres bagnards en cavale, Ulyse (George Clooney) parcourt les routes du Mississippi et doit surmonter de nombreux obstacles avant de retrouver son foyer et sa Pénélope, rebaptisée Penny

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

(Holly Hunter). Plusieurs rencontres offrent un amusant écho aux figures emblématiques du poème de Homère. Au bord d'un cours d'eau, Ulysse et ses deux compagnons tombent sous le charme de sensuelles lavandières qui les ensorcellent par leurs chants de sirènes, et par leurs formes généreuses aperçues à travers leurs chemises mouillées ; plus tard, ils affrontent le Cyclope sous les traits d'un borgne vendeur de Bible (savoureux John Goodman), qui les assomme avant de les dépouiller. On pourrait citer d'autres exemples (le prétendant, adepte de boxe française, que Penny s'apprête à épouser), sans pour autant chercher d'équivalents systématiques à toutes les péripéties de *L'Odyssee*. Car les Coen ne s'embarrassent ni de pastiche ni de parodie. Ils puisent ici dans Homère, comme ailleurs ils reprenaient les stéréotypes du burlesque ou du Film noir, pour donner plus de force à leur propos. En l'occurrence, comment, dans le Sud, la bigoterie, le fanatisme et le poids des superstitions se sont renforcés avec la crise économique des années trente.

Ce thème pourrait paraître accessoire. Mais, décliné sous de multiples formes, de l'auto-stoppeur qui a vendu son âme au Diable à la cérémonie de baptême qui laisse penser à Delmar qu'il est lavé de toutes ses fautes, il tient lieu de fil rouge à une intrigue qui s'achève par l'accomplissement d'une prophétie (l'apparition d'une vache sur un toit), formulée au début du film par un Noir aveugle et visionnaire. Une fois encore, il convient d'admirer l'habileté des Coen à jouer sur les effets d'écho pour tisser une trame subtile à partir d'éléments apparemment disparates. Formidables conteurs, ils alignent les scènes comme une succession de perles, pour ne révéler qu'à la fin l'harmonie du collier assemblé.

Cette maîtrise du propos, qui se retrouve dans le soin porté à la composition de chaque plan (la route comme ligne de fuite à l'intérieur du cadre) et au travail

particulier sur les couleurs (désaturées sélectivement à l'étalonnage *via* l'ordinateur), contribue à créer cet univers à la fois réel et distancié qui reste la marque des Coen. Univers qui pousse l'humour jusqu'à l'absurde pour flirter avec le fantastique (la pseudo-transformation de Pete en grenouille), avant de finir dans un éclat de rire dévastateur. Rien n'est pris au sérieux, ni la condamnation à la potence des héros emportés par les eaux d'un barrage, ni une réunion du Ku Klux Klan qui vire à la mascarade comme dans une aventure de Tintin. Il faut dire que, avec leurs tenues rayées de bagnards, Ulysse et ses deux acolytes ressemblent davantage à des personnages de bandes dessinées (voir leurs silhouettes sautillantes au milieu des champs de maïs dans leur première séquence) qu'à de glorieux héros antiques.

De même, le redoutable policier lancé à leurs trousses est cadré comme une créature de l'enfer lorsque les flammes d'une grange incendiée se reflètent dans ses lunettes noires, tandis que les politiciens marrons font figure de guignols. George Clooney, dont c'est le meilleur rôle à ce jour, s'est fait la tête d'un Clark Gable du pauvre pour incarner cet Ulysse beau parleur, moins malin qu'il ne le croit. Sur le principe de la métonymie chère aux Coen, il est assimilé tout au long de l'intrigue à la gomina dont il abuse pour garder ses cheveux parfaitement peignés. Ses deux acolytes, Pete l'éternel râleur et Delmar le simplet, rappellent les deux compagnons de galère du Dude dans *The Big Lebowski*. Leur maladresse est tantôt un frein, tantôt une aide providentielle, comme le souligne la mise en scène. Notamment dans la séquence de l'enregistrement radiophonique, où, avec une belle régularité, ils surgissent comiquement des extrémités du cadre pour chanter dans le micro.

L'idée de transformer le trio, auquel s'est adjoint un guitariste noir, en groupe de musique sous l'appellation ridicule

de Culs Trempés est particulièrement brillante. D'un point de vue dramatique, elle permet les retrouvailles finales avec Penny lors du concert final qui résout l'intrigue secondaire avec le Ku Klux Klan. D'un point de vue formel, elle offre une ouverture bienvenue sur la comédie musicale, à laquelle renvoie toute la tradition culturelle du blues dans le Mississippi. Du chœur des prisonniers à celui des Noirs sous le gibet, tout commence et se termine par des chansons dans ce Deep South où l'on interrompt une séance de cinéma pour faire entrer dans la salle une colonie de bagnards.

Ce clin d'oeil à une scène mémorable des *Voyages de Sullivan* (Preston Sturges, 1941) renvoie au titre **O' Brother, Where Art Thou ?**. Dans le chef-d'oeuvre de Sturges, c'était déjà le titre du film aux résonances sociales que voulait réaliser le personnage de Sullivan (Joel McCrea), cinéaste en vogue à Hollywood. Entreprise qui l'amenait à parcourir les routes américaines habillé en clochard ... avant de finir au bagne. En tournant à leur manière le projet de Sullivan, les frères Coen se sont souvenus de la leçon qu'infligeait Sturges à son protagoniste : faire rire, plutôt que réfléchir. Un précepte qui leur a toujours réussi.

Philippe Rouyer  
Positif n°475 - Septembre 2000

A première vue, **O' Brother Where Art Thou ?** semble appartenir à un genre très américain : le film de baigne. Ce cinéma mêle le social et le Noir, et son joyau reste **Je suis un évadé**, avec Paul Muni, tourné par Mervin Le Roy en 1932, l'année de l'accession de Franklin Roosevelt à la présidence des Etats-Unis. On pouvait compter sur les frères Coen pour nous mitonner un *chain gang movie* (le nom VO des films de baigne) qui incorpore tous les ingrédients majeurs de ce type de films. On n'est pas déçu.

L'action d'**O' Brother Where Art Thou ?**

dont le titre «français» a été réduit à **O'Brother**, se passe donc dans les années 30 au coeur du Sud profond. S'évadent trois forçats, très différents, puisqu'ils sont joués par George Clooney avec une moustache à la Clark Gable - ou, au choix, à la Errol Flynn -, John Turturro en skinhead de la grande crise de 1929 et Tim Blake Jones, le moins connu, en blondin hurluberlu. Bien qu'aucun de ces fugitifs ne soit vraiment méchant (on se demande même comment ils ont pu échouer dans un lieu de détention si dur), ils sont pourchassés par une armée de chiens policiers et un vigile en chef particulièrement sadique. Dans leur échappée belle, les trois enchaînés vont chercher à se défaire de leurs fers, seront victimes de trahisons, croiseront de sacrées fripouilles et des types sympas, des gangsters et des prédicateurs, puis reviendront assez près de leur bagne pour retrouver un trésor que l'un d'entre eux affirme avoir enterré.

Voilà l'histoire, mais racontée de façon trop succincte pour ressembler au film. Comme souvent, les Coen font virer à la comédie le genre classique sur lequel ils ont jeté leur dévolu. Ici, pour s'en assurer, ils lient la première intrigue à une deuxième : un gros gouverneur démocrate (Charles Durning, important comme d'habitude) essaie de se faire réélire pour la énième fois et se désespère parce que son image est usée. Et ils saupoudrent le tout d'une bluette sucrée qui confronte Everett McGill, le héros principal (George Clooney) et son ex-épouse (Holly Hunter). Adieu donc le film noir et social, bonjour le film d'aventures débridées métissé de comédie sentimentale. Du coup **O'Brother**, s'il est prévisible dans ses grandes largeurs (on a très vite l'impression que nos héros vont s'en sortir), est surprenant et amusant dans le détail. Ces détails sont d'ailleurs la plupart du temps soignés.

La reconstitution des grandes rues des petites villes du Sud, des radios locales de l'époque, des réunions, jusqu'aux

numéros musicaux (avant tout bluegrass), tout est parfait. Avec une mention spéciale pour le rôle du musicien noir (joué par Chris Thomas King), qui accompagne un temps les trois évadés. Il fait un bluesman du delta perdu en pays blanc tout à fait crédible, d'autant qu'il gratte plutôt bien de la guitare et chante haut à la manière d'un Skip James.

**O'Brother** est donc un divertissement réalisé par des orfèvres. C'est déjà bien sauf peut-être pour ceux qui aimeraient que les frères Coen prennent le cinéma un peu plus au sérieux, qu'ils arrêtent de revisiter sans arrêt les genres cinématographiques et littéraires préexistants pour en faire des pochades. Qui en ont marre aussi des films bourrés de références. Il n'y a pas besoin de s'y intéresser pour s'amuser avec **O'Brother**, mais si on commence à se pencher sur le sujet, le vertige guette.

Premier point de repère, les frères Coen ont tiré leur oeuvre commune de *l'Odyssée* d'Homère. Everett McGill devient un Ulysse fidèle à la tradition : hâbleur, rusé et débrouillard, bien qu'ici handicapé par son amour immodéré de la brillantine, surtout la plus grasse et la plus odorante. John Goodman, qui campe un escroc violent et borgne nommé Big Dan Teague, fait un cyclope effrayant. Il y a aussi les sirènes dont le chant est trompeur. Et, pour couronner le tout, l'ex-femme d'Everett-Ulysse, celle qu'il va retrouver et essayer de reconquérir, s'appelle Penny (Pénélope). Au passage, ce dernier épisode fait aussi de ce film un avatar de la comédie américaine classique, celle des années 30 et 40. Celle-ci, on le sait depuis un livre du philosophe Stanley Cavell (*A la recherche du bonheur*, éd. des Cahiers du Cinéma), tourne souvent autour de la reconquête de l'épouse divorcée par son ex-mari (qu'on pense à **Cette sacrée vérité** de Leo McCarey, **Philadelphia Story** de George Cukor ou **His Girl Friday** de Howard Hawks).

Faisons les comptes, *l'Odyssée* a servi

de canevas aux deux Coen pour composer les tourments et errances de leurs héros ; les films de bagne sont l'autre source désignée; voici maintenant les comédies du remariage. Et ce n'est pas tout.

Le titre **O'Brother** est en soi un hommage à un cinéaste comique aujourd'hui trop oublié, Preston Sturges, et à un film en particulier, **les Voyages de Sullivan** qu'il a tourné en 1941. Sturges y racontait comment un cinéaste hollywoodien nommé John L. Sullivan (et joué par Joel McCrea), as des comédies musicales, veut purger sa mauvaise conscience en écrivant un vrai long métrage social sur les vrais gens, qui s'intituleraient **O'Brother Where Art Thou ?** Pour se documenter, Sullivan joue les vagabonds et échoue dans un bagne. Il y découvre qu'au fond de l'enfer ce qui fait tenir les damnés, leur donne un peu de joie, ce sont les comiques. La morale des *Voyages...* est claire : le bon divertissement a une utilité plus grande que le mauvais mélo réaliste. Les frères Coen ont retenu cette leçon en oubliant peut être que Preston Sturges agrémentait son plaidoyer pro domo de metteur en scène comique par des images saisissantes d'injustice et de misère de son époque. Les frères, eux, ne nous font rire qu'avec du passé. Mais tout déconnecté de la réalité que soit **O'Brother**, voilà quand même un film suffisamment bien fait pour qu'on ne fasse pas trop la fine bouche.

Edouard Waintrop

*Libération* - 30 août 2000

Tout porte à croire que les frères Coen, auteurs du mémorable **Miller's Crossing**, leur meilleur film à ce jour, ont tendance à se reposer sur leurs lauriers, à l'instar du Dude, le personnage principal de **The Big Lebowski**. Librement inspiré de *L'Odyssée* d'Homère, **O'Brother** suit les pérégrinations de trois évadés (George Clooney, Tim Blake Nelson, John Turturro) dans le

Mississippi de la Grande Dépression. Le film est rempli de ces images immuables où des prisonniers noirs cassent éternellement des cailloux, les évadés sont éternellement en cavale, les braqueurs de banques éternellement infantiles, les politiciens démagogues, le Ku Klux Klan raciste. Rien ne vient enrayer l'engrenage, la pure logique du déjà-vu, déjà-su, déjà-entendu. Le passé est là, figé dans le sépia d'une photo d'époque, jamais soumis aux interrogations du présent, défini à tout jamais. Rien n'a l'air grave, un Noir enchaîné ou une cérémonie du Ku Klux Klan n'ont plus rien de révoltant, ce qui est quand même un comble. Les frères Coen n'ont l'air d'être là que pour se payer une bonne tranche de rigolade. Ils ont, semble-t-il, asséché les marais putrides qui rendaient leurs meilleurs films si inquiétants derrière leur ironie glacée, n'envisagent plus la mise en scène du passé que comme tautologie, alors qu'elle avait jadis une autonomie sur le sujet du film, qui la rendait critique, décalée, directive, jamais soumise au diktat de l'illustration. Si quelques passages procurent un sursaut d'intérêt (l'épisode de la grenouille), c'est surtout aux acteurs qu'il faut rendre grâce, George Clooney en tête, eux qui sauvent, malgré tout, le film du marasme et de la vacuité.

Jean-Sébastien Chauvin  
Cahiers du cinéma n°549

## Les réalisateurs

Avec une feinte désinvolture, les frères Coen assurent qu'ils ne pensaient jamais au départ faire carrière dans le cinéma. Néanmoins après des études à la New York University Film School, Joel travaille comme monteur avec Frank La Loggia sur **Fear no Evil** (1980) et Sam Raimi sur **The Evil Dead** (1983). Les deux frères écrivent le scénario de **Crimewave** (S.Raimi, 1985) puis décident de mettre en scène leur propre scénario de **Blood Simple**. Le petit succès du film les entraîne à tourner **Arizona Junior** (**Raising Arizona**, 1987) puis **Miller's Crossing** (id., 1990). En 1991 ils remportent la Palme d'or du Festival de Cannes avec **Barton Fink**. Joel Coen signe seul en 1994 **le Grand Saut** (**The Hudsucker Proxy**), sur un scénario écrit avec son frère. En 1996, ils coréalisent **Fargo**, en 1998 **The Big Lebowski** et en 2000, **O'Brother, Where Art Thou ?**. **The Man Who Wasn't There** (2001), sur un scénario concocté par les deux frères, est signé pour la mise en scène par le seul Joel.

*Larousse - Dictionnaire du cinéma*

## Filmographie

<b>Blood Simple</b>	.....1984
<b>Raising Arizona</b> (Arizona Junior)	.....1987
<b>Miller's Crossing</b>	.....1990
<b>Barton Fink</b>	.....1991
<b>The Hudsucker Proxy</b> (Le Grand Saut)	.....1994
<b>Fargo</b>	.....1996
<b>The Big Lebowski</b>	.....1998
<b>O'Brother, Where Art Thou ?</b>	.....2000
<b>The Barber</b>	.....2001

### Documents disponibles au France

Positif n°475, p.20 à 27  
Les Cahiers du cinéma n°549 p.91  
Revue de presse  
(Libération, Télérama, Le monde)